

Sbires



AU DIABLE VAUVERT

Natalie Zina Walschots

Sbires

Traduit de l'anglais (Canada)
par GAËLLE REY



Titre original : HENCH

ISBN : 979-10-307-0608-6

© Natalie Zina Walschots, 2020, by arrangement with CookeMcDermid,
The Cooke Agency International, and Anna Jarota Agency. Originally
published in English by HarperCollins Publishers LLC.

© Éditions Au diable vauvert, 2024, pour la traduction française

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert
www.audiable.com
contact@audiable.com

Pour Jairus, dont je reconnaîtrai les mains au paradis.

Préface

Benjamin Patinaud

Ce que vous tenez entre vos mains n'est pas un livre: c'est de la kryptonite.

En 2023, j'essayais dans *Le Syndrome Magneto*¹ d'analyser cette curieuse tendance du public à prendre parti pour leurs adversaires. Le constat est on ne peut plus clair: après des années d'hégémonie sur la pop culture, le vent tourne. Le phénomène culturel est massif: à travers nombre d'œuvres populaires, voilà qu'on les moque, qu'on remet en cause leur supériorité morale ou – comble de l'ironie – qu'on les fait passer pour les véritables méchants.

Sbires y aurait trouvé toute sa place tant il fait écho aux mêmes thématiques, aux mêmes ères du temps,

1. Éditions Au diable vauvert.

aux mêmes retournements de la pop culture. Mieux : il les poussait déjà plus loin, trois ans auparavant.

Drapé de ma cape, j'essaierais donc de redresser ce tort avec une préface pour sa sortie française.

On dirait bien que le vent tourne pour les super-héros. Pas tant pour le *genre* du super-héros, bien parti pour devenir centenaire, que pour la *figure* du super-héros elle-même.

En effet : *Sbires* a beau ne pas être un comic book aux couleurs flashys sur papier glacé, il reprend sous la forme du roman tous les codes établis au fil de leurs innombrables pages durant ces longues décennies. Seulement, ces codes, Natalie Zina Walschots s'en saisit comme on fait une méchante clé de bras.

À leur apparition pourtant, rien ne laissait penser qu'il fallait se méfier des super-héros. Au contraire : en 1939, « ce n'est pas un oiseau, ce n'est pas un avion, c'est Superman² » qui tombe du ciel comme un rayon d'espoir qui perce la grisaille.

L'environnement hors-norme de la mégapole new-yorkaise exigeait des êtres qui puissent bondir par-dessus les gratte-ciels, arrêter les balles comme les automobiles, secourir la multitude de veuves et d'orphelins d'un bout à l'autre de cette jungle urbaine en l'espace d'un battement de cil. En un mot : les héros devaient devenir super.

2. Créé par Jerry Siegel et Joe Schuster.

La Grande Dépression avait frappé l'Amérique de plein fouet tout juste dix ans auparavant. Depuis, l'ambitieux programme du New Deal avait volé à la rescousse de classes populaires se sentant abandonnées³.

À son origine, le super-héros représentait le rêve que parmi la foule anonyme se cachait un homme capable de se changer, à l'abri d'une cabine téléphonique au coin de la rue, en ce protecteur infaillible qui lui faisait tant défaut, sans rien demander en échange.

Lui-même réfugié apatride recueilli par l'Amérique, Superman incarnait les promesses du Nouveau Monde pour des enfants d'immigrés, souvent juifs, ayant fui un vieux continent obscurantiste. Des promesses que, lui, ne trahirait jamais, tant son super-pouvoir le plus impressionnant ne résidait pas tant dans sa force ou ses yeux lasers que dans son sens inflexible de la justice.

De ce modèle d'usine a dérivé jusqu'à aujourd'hui toute une batterie de sauveurs, de protecteurs et de vengeurs, reprenant à leur tour le flambeau d'autres figures populaires : des Zorro, des Robin des Bois et des comtes de Monte-Christo⁴. Des héros du peuple, par le peuple et pour le peuple, créés par des artistes cherchant à fuir la misère et accessibles pour une bouchée de pain à leurs petits camarades.

3. Voir *Super-Héros : une histoire politique* – William Blanc (Libertalia, 2016).

4. Voir *De Superman au surhomme* – Umberto Eco (1993).

Comme le formulait un de leur plus grand lecteur, amené à devenir un de leurs plus grands créateurs :

« Oui, j'appelle ça de l'art. Les comics sont même un peu meilleurs que la plupart des arts. Parce que n'importe quel gamin avec 30, 40 centimes en poche peut aller au coin de la rue et acheter une œuvre dans laquelle des gens ont mis un vrai effort. Ce n'est pas quelque chose qui nécessite un gros compte en banque ou une grande éducation aux classiques pour l'apprécier. C'est quelque chose à portée de n'importe qui.⁵ »

Dans la longue et tumultueuse histoire de cette culture, Alan Moore fait figure de symbole: prolo anglais anarchiste trempé dans la contre-culture des années 60-70, il a contribué à hisser son médium d'enfance aux côtés des romans les plus célèbres du siècle⁶. De la presse indé british énervée, il est passé chez les plus grands éditeurs grand public, à qui il a fini par offrir son plus beau doigt d'honneur pour retourner faire du « comics maison »... avant d'abandonner purement et simplement un genre dont il avait fini par devenir un des critiques les plus acerbes.

5. *Monsters, Maniacs and Moore* – BBC (1987).

6. *Watchmen* d'Alan Moore et Dave Gibbons (1986-1987) est la seule bande-dessinée à figurer dans la liste des 100 meilleurs romans en langue anglaise du XX^e siècle dressée par *Time Magazine*.

Alors que s'est-il passé? Pourquoi on ne fait plus confiance aux super-héros? Qui les a fait tomber de leur piédestal?

Cette tension existe en fait depuis les origines: les inventeurs du genre eux-mêmes, Jerry Siegel et Joe Schuster, furent dépossédés de leur bébé kryptonien. Ils ne furent que les premières victimes d'un marché de l'édition rapace et tout-puissant qui transforme tout travail, même créatif, en profit, en marchandise et en marque.

Au gré de cette tension jamais résolue, comme tout imaginaire populaire durable, le genre du super-héros n'a cessé d'évoluer.

De passion de geeks boutonneux à rouleau compresseur de la culture mainstream, de sous-culture juvénile aux lettres de noblesse de la culture légitime, en passant par la contre-culture des fanzines, il n'a cessé d'osciller entre les marges et le grand public, entre les bacs poussiéreux des bouquinistes et l'embourgeoisement des expos mondaines, entre les coups de génie avant-gardistes et les exigences d'un marché du divertissement mondialisé.

Le super-héros, d'abord cantonné aux pages des comic books, a traversé les époques, les modes, les médiums et les artistes. Il a évolué avec les sociétés dont ses personnages se réclament les infaillobles protecteurs. Il s'est trouvé investi par de nouvelles voix et, par conséquent, de nouvelles *voies*.

Dépassement de l'image d'Épinal originelle, on attribue souvent à Marvel l'avènement des « super-héros à problèmes » : super-précaires à la Spider-Man⁷, surmontant un handicap comme Daredevil⁸, méchants tragiques porteurs de combats politiques façon Magneto⁹. Tandis que l'involontairement bien nommé Black Panther¹⁰ devient le premier super-héros noir grand public, les X-Men¹¹ luttent contre l'oppression du « genre mutant » au moment de la lutte pour les droits civiques, avant de devenir le véhicule des aspirations de la jeunesse, des droits des femmes, des personnes LGBT+, des cultures marginalisées et d'à peu près toutes celles et tous ceux qui se retrouvaient en eux.

Comme Alan, le fils d'ouvrier de Northampton, comme avant lui Jerry et Joe, les petits juifs des quartiers pauvres de New York, pas un groupe de laissés-pour-compte n'aura trouvé un écho dans ces histoires en apparence superficielles. Surtout, avec le temps et un perpétuel besoin de renouvellement, le genre a fini par développer un discours critique sur lui-même. Le rôle même du super-héros sera maintes fois questionné.

7. Créé par Stan Lee et Steve Ditko (1962).

8. Créé par Stan Lee et Bill Everett (1964).

9. Créé par Stan Lee et Jack Kirby (1963), bien qu'on doive son passé tragique à Chris Claremont quelques années plus tard.

10. Créé par Stan Lee et Jack Kirby (1966).

11. Créés par Stan Lee et Jack Kirby (1963).

Au tournant des années 70, l'irréprochable protecteur de la galaxie Green Lantern se voit reprocher par un vieil homme du commun de ne s'occuper que des aliens « aux peaux bleues, oranges et violettes » et pas des « peaux noires »¹².

Même Captain America¹³, figure patriotique contre les nazis, reniera la phase où il combattait aveuglément les périls « rouge » et « jaune »¹⁴. Il ira jusqu'à mettre le drapeau en berne pour devenir Nomad¹⁵, reniant l'Amérique du Watergate, ou à se faire leader pourchassé de la résistance contre un Patriot Act sauce super-héroïque¹⁶.

Le milieu des années 80 marque un tournant avec la publication du *Dark Knight* de Frank Miller¹⁷ et du *Watchmen*¹⁸ d'Alan Moore et Dave Gibbons, qui changeront à jamais la manière d'aborder ces personnages passablement manichéens.

Débordant des cases, l'imaginaire super-héroïque a envahi tous les supports : séries, jeux vidéo, cosplays, fictions audio et même roman dans le cas de *Sbires*.

12. *Green Lantern co-starring Green Arrow #76*, Dennis O'Neil & Neal Adams, 1970.

13. Créé par Joe Simon et Jack Kirby (1940).

14. La période du personnage dans les années 50, marquée par l'anticommunisme, s'avèrera si impopulaire qu'elle sera rétroactivement attribuée à une sorte de faux Captain America, une fois le personnage relancé dans les années 60.

15. Sous les plumes de Steve Engelhart et Sal Buscema (1974).

16. *Civil War* - Mark Miller et Steve McNiven (2006-2007).

17. *The Dark Knight Returns* - Frank Miller (1986).

18. *Watchmen* - Alan Moore et Dave Gibbons (1986-1987).

C'est bien entendu leur passage au grand écran qui aura scellé leur domination sur une pop culture mondialisée, avec une décennie de blockbusters Disney-Marvel comme « End Game »¹⁹. Victoire finale? Ou baroud d'honneur?

L'ambiance semble pourtant moins au triomphe qu'à l'indigestion, voire à l'overdose. L'industrie du comic book se déclare en crise tous les quatre matins, cherchant désespérément de nouveaux moyens de se renouveler. Quant à l'engouement qui avait rendu les superproductions cinématographiques si rentables, il a laissé place à un désintérêt poli. Ce n'est pourtant pas faute d'avoir écumé les fonds de tiroir des catalogues, racheté la moindre franchise existante et multiplié les séries pour alimenter la pléthore de plateformes de streaming, rien n'y fait. Les seules sorties recueillant encore quelques plébiscites viennent de phénomènes surprise, parvenant à opérer des pas de côté:

Les films *Spider-Verse*²⁰, avec leur regard méta, multiple et inventif sur l'univers des comics. *Le Joker*²¹

19. Littéralement « fin de partie », cette expression sert de titre au film *Avengers: End Game* d'Anthony et Joe Russo qui vient clore en 2019 la grande période des blockbusters Marvel.

20. *Spider-Man: Into the Spiderverse* de Peter Ramsey, Bob Persichetti et Rodney Rothman (2018) et *Spider-Man: Across the Spiderverse* de Joaquim Dos Santos, Kemp Powers et Justin K. Thompson (2023).

21. *Joker* de Todd Philpotts (2019).

de Todd Philipps, adaptation de l'univers Batman qui, non content d'adapter le point de vue sur son adversaire emblématique, se passe complètement du super-héros lui-même. Et comment ne pas évoquer les séries *Invincible*²², *I'm A Virgo*²³ et le véritable phénomène culturel *The Boys*²⁴, qui dépeignent carrément les supers en ordures finies ?

Les super-héros ne sont pas tant tombés de leur piédestal qu'on ne les en a déboulonnés.

Si leurs super-pouvoirs pouvaient à l'origine rassurer un public en mal de sauveur providentiel dans des histoires, comme le rappelle Alan Moore, « conçues pour divertir des garçons de 12 ans d'il y a 50 ans », ils ont fini par éveiller la méfiance d'un public plus suspicieux envers les figures de pouvoir. « Cette espèce d'infantilisation, qui fait tendre vers des temps et des réalités plus simples, cela peut très souvent être un précurseur au fascisme²⁵. »

La série *The Boys* a-t-elle pris Alan Moore au mot, en faisant de Homelander, sa satire de Superman, l'incarnation d'une tentation fascisante, directement inspirée de Trump ? De même qu'*Invincible*, où le « surhomme » se révèle pour ce qu'il a toujours été : un suprémaciste fascisant et génocidaire, dont la

22. *Invincible* de Robert Kirkman (2021-en cours).

23. *I'm A Virgo* de Boots Riley (2023).

24. *The Boys* de Eric Kripke (2019-en cours).

25. Interview pour *The Guardian* (2022).

condition le pousse à déshumaniser le commun des mortels?

Sbires s'inscrit parfaitement dans cette mouvance avec son Super Collisionneur et son regard sans concession sur toutes les formes de domination.

Mouvance dont on pourrait s'amuser longtemps à relever les prémices: n'oublions pas qu'*Invincible*²⁶ et *The Boys*²⁷ ont commencé sous la forme originelle du comic book, en purs produits des années 2000 où la mode dans le médium consistait déjà à faire un sort aux idoles. On ne s'étonnera donc pas que leurs adaptations audiovisuelles viennent remplir le même rôle à l'issue d'une décennie d'hégémonie des fictions super-héroïques sur ce médium.

*Mystery Men*²⁸ ou *Hero Corp*²⁹ proposaient une satire du genre en se concentrant sur des « surhommes » aux pouvoirs totalement nuls et à l'héroïsme de losers.

Dans la même veine, des œuvres comme *Sky High*³⁰ cherchaient à rendre honneur aux « sidekicks », les Robin de nos Batman, ces acolytes vivant dans l'ombre de leurs figures tutélaires. Dans *Les*

26. *Invincible* – Robert Kirkman, Cory Walker et Ryan Ottley (2002-2018).

27. *The Boys* – Garth Ennis et Darick Robertson (2006-2012).

28. *Mystery Men* de Kinka Usher (1999), adapté librement de *Flaming Carrot Comics* de Bob Burden (1984-2006).

29. *Hero Corp* de Simon Astier (2008-2009).

30. *Sky High* de Mike Mitchell (2005).

*Indestructibles*³¹, c'est la frustration de l'un d'eux qui le transforme en antagoniste redoutable.

Bien avant le phénomène *Joker*, des BD comme *Luthor*³² ou *Suicide Squad*³³ déplaçaient déjà le point de vue sur les « némésis », ennemis jurés et autres « monsters of the week »³⁴ des super-héros. Dans ce domaine, on pourra également citer *Moi, Moche & Méchant*³⁵, avec son génie du mal et ses sbires, les désormais insupportables Minions, ayant depuis obtenu le rôle-titre. Surtout *Megamind*³⁶, avec son simili-Superman, véritable diva superficielle obsédée par son image et méprisant le commun des mortels.

Cette image des super-héros, on la retrouvait déjà chez les *X-Statix*³⁷, mutants incompetents plus tant concernés par la lutte contre les injustices que par leur image publique, leurs produits dérivés et leurs combats d'ego.

Quant à l'héroïne de *Empowered*³⁸, elle peine à s'imposer au milieu du panthéon des supers, tant

31. *The Incredibles* de Brad Bird (2004).

32. *Luthor* – Brian Azzarello et Lee Bermejo (2015).

33. Créé par John Ostrander et Keith Giffen (1959).

34. Littéralement « monstre de la semaine », l'expression désigne le stock sans cesse renouvelé de personnages apparaissant le temps d'un épisode pour servir d'antagoniste au héros.

35. *Despicable Me* de Sergio Pablos (2010), ainsi que ses trois suites, les deux films dérivés consacrés aux minions et les nombreux court-métrages.

36. *Megamind* de Tom McGrath (2010).

37. Créé par Peter Miligan et Mike Allred (2001).

38. *Empowered* – Adam Warren (2007-en cours).

on ne semble prêter attention qu'à sa plastique et la nudité liée à son pouvoir. Pire : elle entretient une relation amoureuse avec une figure encore plus bas dans l'échelle super-héroïque : un « henchman », à savoir un « homme de main », un « sbire » au service des super-vilains et véritable chair à canon anonyme pour les démonstrations de violence légitime délivrées par les super-héros.

Avec *Sbires*, Natalie Zina Walschots ne se contente pas d'inscrire une tendance dans la forme du roman : elle en propose une synthèse. Son autrice ne s'y ingénie pas seulement à remettre en question le rôle des super-héros, notamment à travers son propre Superman – le Super Collisionneur : à travers eux, elle s'attaque à toutes les structures de pouvoir, de domination et les mensonges des institutions.

Sa protagoniste, Anna, enfonce tous les coins disséminés dans la culture comic book pour faire éclater sa figure centrale. Mieux : elle les incarne à elle seule. Comme le titre l'indique, Anna mène l'ingrate carrière de « sbire », qui consiste à gagner sa croûte en effectuant la sale besogne des super-vilains, comme une intérimaire des mauvais coups. D'autant qu'elle ne dispose d'aucun super-pouvoir spectaculaire. Pas même celui d'être un homme ou d'être blanche. Non : son talent surhumain de prolo réside en une virtuosité pour les tableurs Excel et un refus inflexible de se laisser marcher dessus plus longtemps. Et de s'entourer d'autres femmes, d'autres

exploités, d'autres laissés-pour-compte du jeu du super-pouvoir, pour aller affronter les colosses aux pieds d'argile dans une gigantomachie *bad ass*.

Elle n'est ni une super-héroïne, ni un super-vilain, ni quelque rôle que ce jeu de dupe voudrait lui attribuer : Anna est une lanceuse d'alerte.

Dans la grande histoire de la pop culture, ce livre fait donc bien office de kryptonite : une petite pierre qui ne confère aucun super-pouvoir mais, au contraire, les détruit chez les puissants qu'on croyait jusque-là invincibles.

Lyon, juillet 2024.

1

Quand l'agence d'intérim appela, j'étais en plein calcul mental. Dans un onglet, je vérifiais mes comptes ; dans l'autre, je réduisais le contenu de mon panier de courses à faire livrer pour qu'il corresponde tant bien que mal à mon maigre découvert autorisé. Je vidais et rechargeais mon panier en essayant toutes les combinaisons possibles de nouilles et de légumes, bien décidée à échapper au scorbut en attendant qu'on me paie l'une de mes factures en attente.

Mon téléphone se trouvait juste à côté de moi et sa sonnerie était réglée au maximum, alors quand il sonna, j'eus la trouille de ma vie. Je décrochai comme je pus, en laissant des marques de doigts grasses sur l'écran fissuré de mon portable.

« Anna Tromedlov, fis-je d'une voix rauque.

— C'est bien... le Palindrome, à l'appareil ?

— Putain de merde, lâchai-je sans faire exprès.

— Euh. »

Je toussai. « Pardon, oui. C'est bien elle.

— Vous préférez que je vous appelle par votre nom d'état civil ? » Le dégoût était palpable dans cette voix à l'autre bout du fil. Certains recruteurs prenaient leur travail trop au sérieux.

« Si ça ne vous dérange pas. » J'avais tenté un ton enjoué, mais ma voix était toujours tendue et éraillée.

« Je note cette demande », mentit le recruteur de l'agence.

Je fermai les yeux un long moment en regrettant une fois de plus d'avoir rempli la section « alias » sur mon profil de sbire. Deux ans plus tard, cette erreur de débutante me poursuivait encore à chaque fois qu'un de ces recruteurs croyait s'adresser à moi en utilisant un pseudonyme cliché de méchant. En tout cas, pour l'arrogance, le châtiment était approprié.

« Mam'zelle Traumadelove, je vous appelle juste pour vous informer qu'une session de recrutement a lieu à l'agence située rue Luthor. Certaines offres correspondent à vos compétences. Êtes-vous disponible ?

— La séance est quand ? » Je commençai à fouiller mon bureau à la recherche de mon portable pour vérifier mon emploi du temps avant de me rendre compte que je l'avais dans les mains. J'ouvris l'icône calendrier.

« À onze heures, Mam'zelle Traumadelove.

— Ce matin ? » C'était dans moins d'une heure.

« Cela vous pose-t-il problème ?

— Non, c'est super. » Ça ne l'était pas du tout. « Je serai là sans faute. »

Je n'aurais pas le temps de prendre une douche. Je décidai que de débarquer désespérée et pleine de shampoing sec, c'était mieux que de rater l'occasion de décrocher un contrat. Ça faisait quelques semaines que je n'avais pas travaillé. Le vilain que je servais de manière assez régulière s'était fait bombarder sa plus grande base nautique, et presque tous les sbires qui travaillaient en distanciel avaient vu leur contrat s'annuler pour couvrir le coût de la reconstruction. Il n'y avait là rien d'inhabituel, mais je venais juste d'atteindre la période entre deux boulots où les choses commencent à être tendues. Les nouilles instantanées, ça va bien un moment.

« On a hâte de vous voir en personne, Mam'zelle Traumadelove », mentit à nouveau le recruteur avant de raccrocher.

Dans le minuscule rectangle carrelé de ma salle de bain, je découvris que les restes de mon maquillage à l'eyeliner de la veille étaient dans un état décent et réparables. Avec le plein de bain de bouche, un nouveau rouge à lèvres et le chignon d'une vamp à quatre épingles, j'avais l'air presque présentable. Je me glissai dans mon tailleur le plus serré (en tweed) et j'appelai mon taxi.

Oscar était nouveau comme chauffeur. Il n'y avait pas des masses de taxis qui acceptaient de travailler avec nous, alors c'était compliqué de se déplacer en ville pour les vilains qui n'avaient pas les moyens

d'engager un chauffeur privé. Il se trouve que, quand un connard en collants s'empare de votre véhicule et le retourne comme une tortue perdue sur sa carapace, le client ne laisse pas un avis cinq étoiles. Cependant, quelques taxis décidèrent que d'être payé le double valait bien le risque de se faire couper sa voiture en deux par une ordure en costume. Je dus me séparer de mon dernier chauffeur quand il commença à avoir le béguin pour moi et qu'il me dit que j'étais « trop bien pour cette vie-là ». Lorsqu'ils commencent à s'attacher, il est temps de passer à autre chose. Sinon, ils ne tarderont pas à développer le syndrome du sauveur et à vous balancer aux flics « pour votre propre bien ». Une fois, j'étais en train de faire mes courses au milieu de la nuit quand le caissier habituel me vit acheter un énième paquet de Doritos et se mit à me donner des conseils sur ma vie. Je m'étais aussi préparée d'un point de vue émotionnel à renoncer à ma pizzeria préférée si le livreur se montrait toujours aussi sympathique.

En tout cas, Oscar, je l'aimais beaucoup jusque-là. Il avait à peine prononcé quelques mots depuis que j'avais commencé à faire appel à lui. Je pouvais compter sur la sobriété de son hochement de tête et la tranquillité de notre trajet, peu importe ma destination. J'eus aussi le loisir d'admirer l'étonnante épaisseur de ses sourcils dans le rétroviseur.

À mi-chemin de l'agence d'intérim, mon portable se mit à vibrer de façon agressive. C'était June.

T'as la pêche ?

J'espère parce que moi je suis en bad

T'es en chemin ?

Tu te manges, je me les gèle, putain

Tu nous prends des cafés ?

Je ne répondis pas, mais demandai à Oscar de faire un détour par le drive d'un restaurant et je commandai deux latte hors de prix.

Je repérai June à une centaine de mètres de l'agence d'intérim, blottie dans un coin pour qu'on ne la voie pas de l'immeuble. Je demandai à Oscar de me déposer là. Son corps faisait bloc contre le froid piquant du mois de février. Elle tournait la tête vers le mur de briques en face d'elle. Son imperméable bleu marine avait beau être classe, il était trop léger pour la saison et elle tenait un cigarillo dans ses doigts qui tremblaient de froid.

June était sbire depuis plus longtemps que moi. Elle avait mis les pieds dans l'ignoble monde du freelance pour la première fois il y a trois ans et m'avait été d'une aide précieuse quand je l'avais imitée. C'est la première personne qui m'avoua travailler comme

sbire et j'avais été surprise par l'aide généreuse qu'elle m'avait apportée pour m'inscrire à l'agence d'intérim. J'étais une vraie boule de nerfs avant mon premier entretien d'embauche. Je m'attendais à découvrir une pièce pleine de malfaiteurs endurcis couverts de blessures de guerre. Pourtant, ça manquait grave de vêtements en lycra noir et de masques en métal quand je finis par en pousser les portes. Je n'y trouvai que des intérimaires désespérés qui semblaient avoir autant de compétences pour taper à la machine que d'expérience dans la démolition. Elle n'arrêtait pas de se moquer du fait que je flippe, et on devint vite inséparables.

Elle venait de traverser une sale période, bien plus longue et difficile que mes quelques semaines de chômage dues au bombardement. June avait des pouvoirs, et son domaine de compétences était très spécifique; ce qui signifiait qu'elle était à la fois rare et chère, famine ou festin. Elle avait connu trop de l'une et pas assez de l'autre. Beaucoup de tension pesait sur ses épaules déjà courbées par le froid.

Je m'extirpai du taxi et marchai vers elle à grands pas en m'éclaircissant la voix pour ne pas la faire sursauter. Elle éjecta d'un coup d'ongle son cigarillo que j'entendis grésiller sur un petit tas de neige dégoûtant. Elle tendit les mains pour attraper son café avec envie.

Elle avait les yeux injectés de sang. « Tu ressembles à rien », me lança-t-elle. Elle prit une gorgée de son latte en laissant des marques de rouge à lèvres sur le couvercle en plastique du café à emporter.

« Sans doute, concédai-je avec trop d'enthousiasme.
— Ils t'ont dit à quoi on devait s'attendre ?
— Non, juste que mon profil pouvait correspondre. Et toi ? »

Elle secoua la tête. « Pareil. » Elle prit une autre gorgée et fit la moue. « Boire ce truc, c'est comme manger une gousse de vanille crue.

— Je leur ai dit d'y aller mollo sur le sirop, désolée.

— C'est pas grave. » Le ton de June était particulièrement las. Elle avait un sens accru de l'odorat et du goût, ce qui lui donnait parfois de la valeur en tant que sbire, mais rendait la plupart du temps sa vie misérable, surtout en ville. Quelque chose brillait juste en dessous de son nez ; elle avait mis du baume à la menthe pour bloquer certaines odeurs, une astuce que les médecins et les légistes utilisaient sous leurs masques chirurgicaux.

« Personne ne nous dit combien ça fait mal les super sens, avait-elle expliqué un jour. C'est une torture. Tu sais qu'y a des enculés qui ont la chance de pas ressentir la douleur ? Pas genre comme un pouvoir. Leurs récepteurs sensoriels fonctionnent pas, du coup y a des gamins qui se cassent les orteils et qui se bouffent la langue jusqu'à ce qu'on leur apprenne à arrêter leurs conneries. En fait, si tu ressens pas la douleur, tu sens pas les odeurs non plus. Imagine une mauvaise odeur, comment ça te dégoûte, combien ça fait mal. C'est comme ça, tout le temps. » On était toutes les deux bourrées comme des coings et je lui avais dit à quel point j'étais désolée en bafouillant

avant qu'elle me jette ce qu'il restait de son verre à la figure. Elle était encore moins douée que moi en matière de sentiments. Elle portait un pince-nez dans le bar ce soir-là, comme une nageuse.

Elle ne me l'avait jamais dit, mais je soupçonnais June de s'être lancée dans le travail de sbire parce que les méfaits qu'on lui proposait d'accomplir étaient en général moins désagréables que les autres boulots. Une fois, elle avait travaillé à la douane pour repérer l'odeur des explosifs à l'aéroport (la plupart du temps, elle ne tombait que sur de la coke et de la viande séchée de contrebande). Elle y avait vécu un enfer, assaillie par les odeurs corporelles et de transpiration de tous ces gens sortant de longs courriers, leurs vêtements sales, la nourriture de l'aéroport. Il y avait aussi un parfum de panique et d'extrême fatigue. Pourtant, ce qu'elle détestait encore plus, c'était d'avoir à interagir avec les flics. Maintenant, elle aidait les méchants à créer des emballages hermétiques à son sens de l'odorat, ou bien elle reniflait leurs verres lors de fêtes pour s'assurer qu'aucun produit n'y avait été ajouté. Entre deux jobs, elle fumait comme un pompier, histoire de réduire son sens du goût et de l'odorat à un niveau moindre et acceptable.

« Viens, on entre », dis-je en buvant mon café et la voyant trembler.

Elle haussa les épaules. « Oui, finissons-en. »

J'ouvris la lourde porte et on entra ensemble, les talons de nos bottes claquant à l'unisson sur le carrelage du sol mouillé. L'accueil de l'agence d'intérim se

trouvait dans une salle lugubre à la forme allongée. Sur les côtés, de plus petites pièces sans fenêtres et destinées aux entretiens me faisaient penser à des cellules de détention. La lumière chétive d'un des néons se mit à vaciller. Je clignai des yeux.

Nous n'étions pas nombreux ce matin-là, à peine une douzaine. Avec nos manteaux sinistres, nos lunettes de soleil inutiles, nos vestes à épaulettes cintrées, notre vernis écaillé et nos sourcils épilés, nous faisions tout notre possible pour paraître intimidants. Personne n'était assis. Deux chaperons de l'agence se trouvaient derrière l'accueil : un homme dans un costume bleu mal taillé, qui essayait d'avoir l'air moins poupon en se laissant pousser un duvet blond, et une femme incroyablement soignée aux cheveux noirs et brillants qui picorait du chocolat avec mauvaise humeur.

June et moi jouâmes des coudes pour nous faufiler à l'avant de la queue en prenant bien soin d'investir l'espace tout en ne paraissant pas trop désespérées. Je souris à la vue d'un homme qui portait ce qui ressemblait à un déguisement de détective à la fois cool et dur à cuir quand il me lança un regard furieux.

« Ça pue, tu crois ? demandai-je à June à voix basse.

— Mais tellement.

— La moitié repartira sans taf ? »

Elle effectua un mouvement de tête en direction des sbires pleins d'espoir derrière nous. « Au minimum. Je dirais que les deux tiers se casseront d'ici les mains vides. »

L'homme en costume bleu se leva et les marmonnements se turent autour de moi. Je me redressai un peu.

« Où sont nos chauffeurs? » demanda-t-il.

Trois personnes s'avancèrent: une femme blonde aux épaules larges et coiffée en brosse, et deux jeunes hommes qui se regardaient d'un mauvais œil, tous deux en veste en cuir et tee-shirt blanc. Ils étaient coiffés d'une banane impeccable et identique qui tremblait tandis qu'ils se jetaient des regards agressifs comme deux coqs secouent leur caroncule.

« Ils devaient porter la même robe au bal de promo », me souffla June à l'oreille. Je faillis m'étouffer avec mon café.

La femme leva la tête de sa tablette; elle avait les yeux aussi noirs que ceux d'un requin. « On a besoin d'un chauffeur de première classe en matière de démarrages en trombe. Qui a de l'expérience comme cascadeur? »

La femme blonde leva la main. « Je suis qualifiée. » Elle laissa son bras retomber le long de son corps. Les manches de sa chemise étaient retroussées au-dessus de ses coudes et l'on voyait ses biceps à travers le tissu. J'en eus des frissons. « J'ai travaillé sur beaucoup de tournages, surtout des pubs.

— Vous avez des références?

— Bien sûr.

— Venez par là. » L'homme en costume bleu se dirigea vers la sortie en lui faisant signe de le suivre. Il marqua une pause et jeta un œil aux deux hommes

qui semblaient encore plus abattus qu'avant. « Désolé les gars. Prochaine fois. »

Les deux chauffeurs déçus se retournèrent en même temps pour partir et durent subir l'affront de marcher côte à côte, chacun refusant de céder la place à l'autre.

« Je mise sur un mariage cet été », prédis-je. June s'étrangla avec son café.

La femme aux cheveux courts suivit le costume bleu jusqu'à la sortie située à l'arrière de l'agence. Je la vis prendre soin de retenir les lourdes portes pour éviter de faire trop bruit. J'imaginai qu'on l'accompagnait à la super-voiture qu'elle conduirait le reste de la journée. Si elle s'avérait quelque peu douée, son job pourrait devenir permanent. On s'arrachait les bons chauffeurs et ils étaient assez rares. Je me surpris à espérer ne jamais la revoir, à lui souhaiter une bonne mission et une longue vie (même si je me rendis compte avec un pincement au cœur que ça signifierait ne plus avoir la chance de revoir un jour ses bras musclés). Je trouvais toujours ça triste que les gens repointent leur nez dans cette agence à quelques semaines d'intervalle, pour retrouver encore du boulot. Comme moi.

L'autre chaperon assignait des missions en rafales. La plupart d'entre elles exigeaient des compétences spécifiques: on demandait des perceurs de coffre-fort, un spécialiste de la sécurité informatique. Ce dernier appel m'incita à scruter la foule à la recherche d'un visage connu.

« Il est passé où, Greg? lançai-je plus fort que je ne l'aurais voulu. C'est le job parfait pour lui. »

June ouvrit la bouche pour me répondre, mais à ce moment-là la femme à la tablette annonça qu'elle avait besoin de quelqu'un doté d'une « perception sensorielle exceptionnelle » et June détourna son attention de moi pour la concentrer sur la promesse d'un travail.

Elles discutèrent de détails auxquels je ne compris rien et quelques minutes plus tard June signait l'écran de la tablette du bout du doigt. Elle revint vers moi, l'air positif et jovial.

« Six semaines sur site avec une possibilité de prolongement », m'expliqua-t-elle en remettant ses nattes derrière son épaule et en se frottant la nuque pour soulager la tension qui s'y était accumulée.

« Mais c'est sur site.

— Ouais, mais moi, je suis pas une poule mouillée comme toi.

— Désolée si je tiens encore un minimum à mon bien-être de mortelle.

— Encore?

— Anna Traumadelove? » Je restai les yeux rivés sur June au lieu de répondre et je marchai jusqu'à l'accueil pour recevoir ma nouvelle fonction. Il était trop tard pour corriger la manière dont l'employé de l'agence avait écorché mon nom, mais ça m'énerva quand même. J'affichai un sourire forcé. « On a une mission pour de la saisie de données à distance, si vous êtes intéressée. » Le ton de sa voix suggérait que

je ne le serais pas, mais elle avait tort. J'étais prête à m'abaisser à toutes sortes de boulots destructeurs d'âmes tant que je n'avais pas besoin de m'habiller.

« Exactement ce que je cherchais. »

Dieu merci, elle n'a pas pris la peine de me regarder dans les yeux.

« Signez ici. On vous enverra les identifiants de connexion par e-mail. Soixante heures pour commencer, avec la possibilité d'un prolongement indéfini. » Quelque chose dans la façon qu'elle avait eue de prononcer cette phrase indiquait qu'elle venait de statuer sur mon sort.

« Ça a l'air top! »

Elle leva les yeux au ciel.

J'eus un mouvement de recul.

Je retournai vers June qui m'attrapa le bras quand je lui montrai ma mission. Je sentais ses ongles à travers le tissu de ma veste. Elle allait travailler sur site pour le même vilain qui venait de m'embaucher à distance. « Viens, on va prendre un p'tit déj, sifflette. C'est moi qui choisis l'endroit. J'en ai marre de tes *brunchs* de bourge blanche. »

Tandis qu'on se dirigeait vers la sortie, l'employé de l'agence annonça à la salle encore tristement pleine qu'il ne restait que trois autres postes disponibles à pourvoir: je n'enviais pas les pauvres trouducus qui allaient devoir subir des entretiens aussi éclairs qu'hostiles.

Au moment même où je touchai la poignée de la lourde porte métallique, elle m'échappa de la main. Je chancelai sur mes talons et Greg, l'administrateur

de réseau au chômage qui me faisait face, dut s'arrêter net pour ne pas nous foncer dessus dans sa hâte d'entrer dans le bâtiment.

« Si t'es là pour le boulot sur la sécurité, commença June d'un ton enjoué, un type carrément moins doué que toi te l'a piqué. » De toute évidence, elle prenait plaisir à voir la terrible déception qui naissait sur son visage.

Il recula et je laissai la porte claquer derrière nous.

« Merde ! » Il passa sa main dans le désordre de ses cheveux noirs. « Merde.

— C'est l'une des premières annonces qu'ils ont faites », renchérit-elle. Je ne savais pas si c'était censé le reconforter ou enfoncer le clou un peu plus en profondeur. Sans doute la deuxième option.

June descendit le trottoir d'un pas guilleret et je l'imitai. Greg nous suivait discrètement. Il resta silencieux pendant un long moment, à boudier. Puis il lança : « J'étais au téléphone avec la Capuche Écarlate. Il est pire que ma mère, putain.

— Oh ? » lançai-je par-dessus mon épaule.

Greg trotтина pour nous rattraper. « Il m'a appelé hier parce qu'il savait plus comment éjecter un CD d'un lecteur. Et ce matin ? C'est pas une blague, il avait oublié de charger son ordinateur portable et il arrivait pas à l'allumer. »

June rigola. Le fait qu'elle ait trouvé du travail après cette pénurie combiné aux malheurs de Greg l'avait mise de bonne humeur.